

Langues et civilisation de l'Asie Mineure

M. Emmanuel LAROCHE, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. - Structure des relations spatio-temporelles en anatolien

L'étude de la flexion nominale et l'analyse de la phrase amènent à considérer un sous-système essentiel, celui constitué par les adverbes-préverbes-postpositions de l'anatolien commun. On peut le restaurer presque totalement sur la base du hittite et du louvite.

Qu'il s'agisse d'un système dont toutes les pièces se définissent par couples d'opposition (haut-bas, devant-derrrière, etc.) est bien connu. Mais en Asie Mineure, l'anatolien, tard venu de la linguistique indo-européenne, est loin d'avoir été exploré comme il convient ; des monographies méritoires considèrent tel ou tel cas particulier ; en général, on se contente de décrire les données philologiques sans les articuler, ni même les dater ; sans chercher à en définir les tendances évolutives.

Le temps est venu de tout remettre en chantier, pour cette raison que les dialectes louvites, depuis vingt ans, ont enrichi la matière d'un ensemble de faits cohérents, presque sans lacunes ; les indications provisoires présentées naguère (*BSL* 53, 1958, p. 174 sqq.) seront reprises, amplifiées, complétées. Le hittite lui-même oblige, sur ce chapitre de la morphologie et de la syntaxe, à classer en diachronie des données éparses, à pratiquer des sondages dans tous les types de textes.

De nouveau, pour le plus grand bien de la grammaire comparée, on renversera la démarche traditionnelle qui, partant d'une étymologie décrétée *a priori*, n'envisage guère le mécanisme concret des dérivations, et ne replace jamais l'« adverbe » dans son ambiance syntaxique. Utilisant une sélection de textes, il est facile de décrire le système vivant, puis de remonter à l'état préhistorique immédiatement accessible, enfin d'examiner les *possibilités* étymologiques, à la fois en forme et en fonction.

Le hittite comparé, à cet égard, aux autres langues indo-européennes, se distingue comme le témoin d'un stade *primaire* de la langue. Par *primaire*

il faut entendre un état où les fonctions coïncident avec les formes ; chaque indice morphologique porte l'expression d'une seule relation spécifique. Ce n'est plus le cas, on le sait, ni en grec ni en latin, ni nulle part ailleurs en indo-européen. Ici, chaque postposition ne « régit » qu'un seul cas, chacune ne signifie qu'une seule relation spatio-temporelle. La *place* de l'adverbe constitue le déterminant d'orientation, le sujet parlant étant l'origine prédicat, avant le verbe comme modificateur, en tête de la proposition comme déterminatif par rapport au discours précédent. Or il est intéressant d'observer sur ce domaine, en particulier dans l'histoire différenciée des dialectes louvites, les premiers signes d'une mutation générale : actions analogiques détruisant les parallélismes et symétries primitives, apparition de la pré-position nominale, de la composition verbo-nominale (participes), surcomposition verbale, etc. Le vieux hittite illustre un indo-européen aussi ou plus archaïque que le védique et le grec ; le lycien, un millénaire plus tard, est aussi « moderne » qu'une langue romane.

Alors que la flexion n'est apte à marquer que la position ou le mouvement, l'adverbe constitue le déterminant d'orientation, le sujet parlant étant l'origine des coordonnées. Il se place après le nom fléchi (locatif ; directif-ablatif) comme un prédicat quelconque. *parn-i* « à la maison », *parn-i anda* « dans la maison », c'est-à-dire « à la maison dedans » ; *suhh-a sara* « vers le toit sur le haut » > « (monter) sur le toit » ; *issa-z para* « de la bouche en avant » > « hors de la bouche ». L'adverbe anatolien ne cache pas sa nature nominale ; chacun se présente comme un nom fléchi à l'un des trois cas : directif en *-a*, ablatif en *-az*, locatif absolu (sans désinence) ou en *-i*. Le locatif forme, à l'origine, avec le génitif qui le précède un syntagme de type usuel : LUGAL-*was peran* « du roi à son devant » > « devant le roi » ; *ammel appan* « de moi à l'arrière » > « après moi » ; comme l'avait bien entrevu F. Sommer, c'est un nom qui régit le possessif enclitique dans *peran-set* « à son devant » > « devant lui », *ser-smet* « à leur haut » > « sur eux » ; *istarni-summi* « à leur intervalle » > « entre eux » n'en diffère que par la marque *-i* du locatif. L'examen diachronique des occurrences dessine une évolution : partant du type *huwasiyas peran* « devant la stèle », la langue généralise le datif-locatif devant *peran*, *appan*, *ser*, *kattan* : on aboutit au classique *huwasiya peran*, *ammuk appan*, *nepisi ser*, etc.

L'opposition binaire fondamentale qui réalise le système spatio-temporel est celle du statique au dynamique. Dans les couples directionnels, elle se marque par les doublets locatif-directif : *peran-para* ; *appan-appa* ; *ser-sara* ; *kattan-katta*. Cependant l'association d'un adverbe à la flexion nominale (cas « régi ») ne se fixe pas partout avec la même rigueur ; il y a des dissymétries, dont il est utile, d'ailleurs, d'expliquer la genèse, en considérant l'usage et les fréquences d'emploi. Le troisième terme attendu, l'ablatif contraire du directif, ne s'impose pas : *parza*, *anturza*, *arahza* existent en face

de *para*, *anda*, *arha*, mais **appaza*, **sarza* feraient double emploi avec le directif opposé : **appaza* « (venant) de l'arrière » est inutile à côté de *para* « en avant », **sarza* « d'en haut » coïncide avec *katta* « vers le bas ».

La triplicité des plans de signification (espace, temps, logique) est aisée à reconnaître. Le temps est, en anatolien, figuré par un mouvement horizontal d'arrière en avant. Selon la distinction instaurée par Hjelmslev, la langue représente le temps soit subjectivement comme une marche, une progression du sujet vers, à travers un volume qui est une section du temps infini, soit objectivement comme la progression orientée de ce volume vers le sujet. En hittite, l'« avenir » (à venir) est le « jour de derrière » (*appa-siwatt-*), le passé est le « devant du jour » (*para-UD-at*). A l'inverse d'autres systèmes, l'axe vertical n'y joue aucun rôle (cf. remonter, descendre le cours du temps). Quant à la métaphore seconde qui crée les articulations sublogiques à partir de représentations spatiales (plus rarement temporelles), elle s'arrête en anatolien à un degré de développement rudimentaire, très caractéristique d'une langue mal organisée pour distinguer cause et conséquence. La cause, par exemple, puise son expression à la fois dans la notion d'antériorité (*peran*) et dans celle de supériorité (*ser*), mais le même *ser* marque le but, l'action « dirigée ».

1. Le groupe « avant, devant » est le plus complet. Il se restaure en anatolien commun par l'accord du hittite et du louvite.

locatif absolu hitt. *peran*, louv. cun. *paran*, louv. hiér. *paran* ;
 directif hitt. *para*, louv. cun. et hiér. *pari*, lyc. *pri* ;
 ablatif hitt. *parza* « de devant, à rebours ».

On a affaire à un vieux nom *per* qui signifie proprement « la portion de l'espace vue par le sujet ». Ce nom a une réplique exacte dans le grec *peran*, souvent substantive : *to peran tou potamou* ; *peran-de* « à l'étranger, abroad » comme *polemon-de* ou *polin-de*. Le grec atteste un glissement de sens, d'ailleurs naturel, de « devant » vers « au delà ». *peran* « devant, à cause de », échantillon d'usage sublogique, rejoint le latin *prae* « à l'extrême de » analysé par Benveniste (*Problèmes*, p. 132 sqq.).

Les applications du directif *para* sont de beaucoup les plus riches : (a) comme adverbe, en tête de phrase, il sert à marquer la continuité spatiale, les étapes d'une marche, d'un itinéraire. D'où aussi, et toujours par métaphore, un *degré de plus dans la qualité*, c'est-à-dire proprement l'expression du comparatif et du superlatif, l'augmentation, l'expansion : *para para* « de plus en plus » ; (b) comme préverbe, on posera, après Zuntz (1936), que tout verbe hittite dont la signification comporte un mouvement peut être préverbé par *para* : tirer, lancer, diriger, pousser, tendre, livrer, etc. *para* est le préverbe des *gestes* et de la *marche*.

Il y avait à intégrer les composés participaux, qui, on le voit, sont la source première de la composition nominale : *para as-* « s'établir en avant », participe : soldats *parasantes* « avant-postes » ; *para-FRÈRES* « collatéraux à un plus lointain degré, cousins », etc. Tandis que *para* indique une progression, *parranda* implique pénétration ; le sens se dégage immédiatement, au propre, des récits militaires, en un contexte historique où la notion de frontière est sensible. Quant à la figure *siunas parranda memai-* « parler au-delà des dieux », elle signifie précisément « transmettre (par la parole) un nom, une volonté en passant dans le monde divin (allogène), en traversant la frontière du sacré, en entrant dans l'au-delà ». C'est le métier propre du prêtre, comme l'affirment les rituels contenant la formule.

« premier » se dit *hantezzis* et en louvite *hantili*, des adjectifs dérivés de *hant-* « front » ; l'isolement de l'anatolien oblige à poser la question des rapports entre *peran/para* (i.eur. **pro*) et *hant-*, dont le locatif *hanti* deviendra la préposition *anti*, du skr., du grec, et du latin *ante*. *hantezzi* signifie « qui est le plus près du front », c'est-à-dire caractérise une position de l'espace relative au sujet ; *primus*, *proteros* en sont le pendant objectif. Dans tout cela, il n'y a rien qui relie d'aucune sorte « premier » à « un ».

2. Le groupe de *appa* « derrière » comporte le locatif absolu *appan*, le directif *appa*, l'illatif *appanda*, le qualitatif *appezzis*. Les trois premiers termes sont communs au louvite. En face de *appezzis*, le louvite a l'adjectif **apparis* (comme le hittite *katteras* « inférieur »), mais cet **apparis* a été extrait d'une série d'analyses portant sur le nom de l'« avenir », l'« après du jour » (hitt. *appa-siwat*), en louvite *apparanti-*, sur l'hiéroglyphique *APRÈS-ras*, à lire **apparis* d'après le lycien *epri*. Enfin on a pu démontrer l'existence au moins en louvo-lycien, du locatif **appi*, qui manque au hittite. Après une étude minutieuse de l'opposition *appa/appan*, que les dictionnaires ont tendance à confondre, il restait à constater que les seules références étymologiques convenables sont en grec les petits groupes de *aps* et *ops(e)*, *opi*. Le *ap-* de grec *apo*, lat. *ab*, et le *ep-* de grec *epi* n'ont rien à faire ici.

3. Toutes les formules employées à propos de *peran/para*, *appan/appa* s'appliquent exactement aux deux couples *ser/sara* et *kattan/katta*, ceux de la dimension verticale, haut et bas, supérieur et inférieur.

Il convient surtout d'insister sur la syntaxe de *ser*, identique à celle de *peran*, et sur les emplois de *sara*, parallèles à ceux de *para*. *sara-tittanu-*, le composé de beaucoup le plus fréquent, a l'avantage d'illustrer un champ sémantique complet, depuis « faire se tenir debout », puis en général « dresser », jusqu'à l'expression de rapports sociaux tels que « mettre quelqu'un à la disposition de » en passant par celle de « servir un mets, dresser une table ». Le louvite *sarri*, locatif en *-i*, répond au hittite *ser* ; l'hiéroglyphique *SUR-ra-* doit se lire *sara* d'après un sceau à graphie phonétique ;

sara-ta doit être **sarranda*, comme *parranda*, *appanda*, *kattanda* ; l'aboutissement lycien *hri* = **sarri* et *hrzzi* = *sarazzi* est bien connu et depuis longtemps mis en place.

4. *katta* « en bas, sous » réserve les plus évidentes difficultés ; car c'est le seul terme directionnel où le hittite et le louvite divergent, sans espoir de restauration unitaire. En hittite, *katta* « vers le bas » se distingue toujours de *kattan* « en bas » ; seul *katta* sert de préverbe, comme *para*, *appa* et *sara*. La traduction usuelle de *kattan* par « sous » n'est pas exacte ; elle ne s'applique rigoureusement qu'aux situations comportant un objet ayant un haut et un bas ; ainsi dans les expressions fréquentes « se jeter aux (sous les) pieds de quelqu'un », ou à l'inverse « poser ses pieds sur quelqu'un » : double image de soumission et de domination. De même, on place un objet ou une promesse « sous le serment », considéré comme un symbole ; et par suite, on jure « sur » (*ser*) le serment ; cf. grec *huper*, *hupo* : « pour, en faveur de » sortent directement, par métaphore, du geste physique.

katti, restreint à la rection pronominale *katti-mi*, *-ti* « avec moi, toi, etc. », est le locatif attendu de *kat-an* ; cf. louv. *sarri*, **appi*.

kattanda : tous les exemples connus ont été collectés, à seule fin de mettre en lumière la constance des emplois. Il s'agit toujours d'une descente aboutissant à une pénétration : « au fond de » ; de tous les adverbes en *-anda*, c'est *kattanda* qui impose l'étymologie par composition *katta-anda* « vers le bas dans » ; cf. *parranda* « vers l'avant dans ».

A côté de *kat-* et de ses cas, il a existé en louvite un autre adverbe de sens identique : *annan* « sous » (= hitt. *kattan*) se prolonge dans l'héroglyphique EN-BAS-*nan* et le lycien *ēnē*. Mais l'équivalent de *katta* « sous » est l'héroglyphique SOUS-*ta*, à lire probablement *ka-ta*, d'après la valeur phonétique *ka* du signe SOUS. D'autre part, le lycien *etri* « inférieur » et *ēti* « sur » pourraient procéder d'un louvite ancien **keteri-*, **keti*, compte tenu du traitement de *k-* devant palatale. D'autres auteurs invoquent l'existence de l'indo-européen **ndhero-* « inférieur » (lat. *inferus*, skr. *adhara-*, germ. *unter*), dont *etri* serait l'état le plus évolué. Sur ce point, l'anatolien est et doit être reconnu comme ambigu.

Les adverbes anatoliens constituent néanmoins un système cohérent que l'on définira comme suit :

1. Les futures postpositions ou prépositions de l'anatolien sont toutes des formes fléchies de noms monosyllabiques : *per-*, *ap-*, *ser*, *kat*.

2. Les locatifs, directifs et ablatifs qui forment l'ossature du système sont aussi les trois seuls cas de la déclinaison indiquant une relation spatio-temporelle.

3. Ce qui est la règle en anatolien n'apparaît plus dans les langues indo-européennes qu'à l'état de vestiges clairsemés : *peran*, *hanti*, *opi* (?).

4. La principale innovation des dialectes anatoliens a consisté dans la composition d'adverbes, avec pour second terme *anda*. On assiste donc à la naissance d'un « cas » nouveau, l'illatif, qui n'entre naturellement plus dans la flexion, mais ressortit au groupe des adverbes-postpositions.

5. Sur le plan formel, les adverbes « fléchis » suivent l'évolution générale de la déclinaison, avec substitution du locatif en *-i* aux anciens locatifs neutres sans désinence, et recul du directif au profit de l'illatif.

Ce sont les axes selon lesquels s'organisent aussi, comme on le verra, les autres adverbes de l'anatolien, ceux qui décrivent les volumes : *anda* et *arha*.

II. - Recherches sur la langue hourrite (suite)

Après l'étude des suffixes antérieurement reconnus et classés dans les grammaires générales, il restait à examiner le cas des « suffixes » non encore isolés, ou de fonction mal définie.

1. *-ugar-* n'est pas, comme on l'a cru, un suffixe verbal (c'est-à-dire produisant un thème de flexion verbale), mais bien un thème nominal, celui des noms d'action. Sur la racine monosyllabique *tad-* « aimer », *tad-ugari-* « amour, amitié » est lui-même apte à donner un verbe « être ami de, éprouver de l'amitié pour ». *puḥugari*, depuis longtemps expliqué comme emprunt hybride à l'akkadien *puḥu* « échange », est clair à tous égards. Il s'agit d'un dérivé indigène fait sur un mot d'emprunt culturel (rituel de substitution). D'autres dérivés en *-ugar-* appartiennent au lexique technique de la divination.

Les mots en *-ugar-* (*i*) montrent que le même thème fonctionne en hourrite comme nom ou verbe : les indices casuels ou temporels opèrent la discrimination.

2. *-ubad-* (inédit) est le pendant intransitif de *-ugar-* ; il est à la base des abstraits qualitatifs tirés d'adjectifs. Il se distingue des abstraits en *-āšši* (*šarrašši* « royauté » de *šarri* « roi ») comme le latin *-or*, français *-eur* de *pâleur*, *rondeur*, *longueur* se distingue de latin *-tas*, fr. *-té*. La démonstration éclaire plusieurs termes obscurs de la langue mitanienne ; elle s'appuie sur des parallèles hittites de quasi-bilingues : *manni-* « être, réel », *mann-ubad-* « existence, réalité » ; *urḥupt-*, syncopé de *urḥ-ub(a)d-* « vérité, fidélité » est l'abstrait de *urḥi* « vrai », mais fonctionne comme verbe « être fidèle à ». Ainsi s'expliquent aussi les médio-passifs *zul-ubad-*, *nir-ubad-*, *šəḥal-ubad-*, *waḥr-ubad-* documentés par Boğazköy.

Le caractère indifférencié de la « racine » était déjà sensible dans *wur-* « voir » et « vue », *mann-* « être » et « existant, réel ». C'est un trait permanent de la langue, qu'il faudra intégrer à la description de sa structure.

3. Une attention particulière a été portée au problème des noms en *-huri* et *-kunni*. De l'examen détaillé des textes, et grâce à l'apport décisif de variantes, on a pu démontrer que ces deux groupes de mots, qui désignent tous des métiers ou des fonctions sociales, sont en fait des composés régressifs, à premier terme régi : dans le cas de *ašhuši-kunni* « sacrificateur », le doublet *ašhiyašši* et le sumérogramme EN.SISKUR.SISKUR, littéralement « seigneur du rituel » se résolvent à partir de *-kunni* « maître, chef de », et de thèmes *ašhuši*, *ašhiyassi* dérivés de *ašhu-* « haut » ; **ašhulumma* « élévation, rituel ». De leur côté, les composés nouziens en *-huri* renvoient à un mot **huru* que le vocabulaire Malku-šarru glose *mâru* « fils » : *amumi-kunni* et *amumi-ħhuri* sont deux formations parallèles, l'une occidentale, l'autre orientale, sur le modèle sémitique/akkadien des états construits en *bêl*, *mâr*, *akil* + génitif désignant des professions ; *amumi* semble bien être le nom hourrite de la « porte ».

4. Les noms de métier en *-uħli* sont connus et classés. La monographie exhaustive procurée par Dietrich-Loretz orientait l'interprétation dans le sens d'une composition du même type que les noms en *-kunni* et *-huri*. Le « suffixe en *-uħli* n'est sans doute que le nom *eħeli*, terme équivalent à « artisan » (Alalaħ), traité en composition sous l'effet de l'harmonisation vocalique, voir ci-après.

5. Avec les participes en *-šše* on revient à l'analyse littérale du texte mitannien ; tous les exemples ont été étudiés dans leur contexte. Le mécanisme de ces adjectifs verbaux interdit toute comparaison directe avec les dérivés homophones en *-ašši/-ašše*, qui sont des abstraits ; exemple d'homonymie trompeuse. C'est la syntaxe qui oblige à dissocier l'unité apparente : comparer, en français, le suffixe *-ment* des adverbes (lat. *mente*) et celui des noms d'action (lat. *-mentum*).

Les participes en *-ma-šši* paraissent contenir un suffixe négatif, nouveau, en *-ma-*.

6. A côté du suffixe ethnique en *-hi* et du suffixe adjectival en *-ħhi*, il existe, méconnu, un suffixe *-hi* réservé aux noms d'objet, que l'on désignera provisoirement sous le terme d'instrumental. Le point de départ est, ici, la masse des emprunts de vocabulaire faits par la langue, dès une haute époque, à la civilisation mésopotamienne, sous ses deux formes linguistiques, sumérien et babylonien. On constate, en effet, que la naturalisation d'un nom d'objet se marque très souvent par l'addition de *-hi* au vocable d'origine étrangère : *nad* > *nathhi* ; *Rušu* > *kešhi* ; *šurmenu* > *šerminhi* ; *adamatu*

> *adamtaḫi*, etc. En langue indigène, c'est le *-ḫi* de *paššiḫi* « envoi » (cf. *paš-* « envoyer »). Un grand nombre de termes propres aux lexiques techniques (*realia*, mantique, culte) montrent l'extension de *-ḫi* à la plupart des noms d'objets ; c'est à Boğazköy et à Ras Shamra que la documentation est la plus riche, bien que le sens de chaque terme demeure souvent obscur ou imprécis. Un exemple remarquable montre en outre que *-ḫi* peut s'ajouter à un autre suffixe, faisant passer l'abstrait au concret, la notion à sa manifestation physique : sur *taḫe* « homme » et *ašte* « femme », le hurrite a le qualificatif normal *taḫašši* « masculinité », *aštašši* « féminité ». Mais les dérivés en *-ḫi* de ces « abstraits » sont les noms des sexes : *taḫašḫi* « virilia », *aštašḫi* « muliebria ».

7. Le chapitre le plus obscur est et demeure l'onomastique personnelle. La masse documentaire augmente sans cesse, les noms propres fournissant le meilleur critère de la présence hurrite sur les sites de Mésopotamie, de Syrie et d'Anatolie. Or la structure de ces noms est ambiguë. En principe, on devrait, ici comme ailleurs, retrouver derrière le composé onomastique les schémas de la morphologie et de la syntaxe. Une rapide revue de quelques séries théophores a mis en lumière la complexité du problème. D'une part, on observe la coexistence de types contradictoires ; d'autre part, il est toujours possible d'attribuer à la pression culturelle du milieu sémitique l'imitation par les emprunteurs allophones de modèles opposés : noms en *Tešub* et en *Ḫebat* calqués sur ceux en *Adad* et en *Ištar*, avec des phrases nomino-verbales et des états construits. La question du genre devait être abordée, l'apparent parallélisme des termes « masculins » en *-i-* et « féminins » en *-u-* (*Tašmi-Tešub*, *Pudu-ḫepa*) est passible d'une explication phonétique, dès qu'on a reconnu la fréquence des faits d'harmonisation. Les noms en *-u-* seraient secondaires et dus à la proximité de la vélaire (*h*) ; cf. *-uḫ(u)li* de *eheli*.

Toutefois l'on ne saurait, avec la documentation actuelle, si éparse dans l'espace et échelonnée dans le temps, généraliser le principe. L'harmonisation paraît se produire sous nos yeux, c'est-à-dire dans les textes dont nous disposons. La conjecture la plus raisonnable est que l'on assiste au début et au premier développement d'un processus lié à des conditions accentuelles.

8. A ce propos, on sait que l'orthographe n'enseigne rien. La seule approche positive est indirecte. En classant et délimitant avec précision les faits de syncope, on a quelque chance de remonter au principe dont ils sont la manifestation. On a donc repris, à ce seul point de vue, l'ensemble des faits grammaticaux désormais acquis. La syncope de voyelles en position faible, pré- ou post-tonique, est réelle, mais limitée, ou plutôt conditionnée par l'environnement (le latin offre ici un guide efficace). Elle n'agit pas également sur tous les sites, son action est plus faible en Syrie qu'en

Mésopotamie. Elle est arrêtée dans ses effets par des impossibilités phonologiques (-*mari* > -*mri*, mais non -*mali* > **mli*). Elle provoque des accidents isolés : interversion de consonnes (-*hw-* > -*wh-* ; -*hp-* > -*ph-*). Toute cette partie de la phonétique ouvre un champ d'enquête entièrement neuf ; la solution à donner à la théorie de l'accent commandera à l'avenir, bien entendu, la recherche des parentés préhistoriques.

E. L.

MISSIONS

— Communication à la XXIV^e R.A.I., juillet 1977.

— Direction de la Mission archéologique française de Gülnar (Turquie), septembre 1977.

— Participation au colloque sur la Lycie, Institut français d'études anatoliennes, Istanbul, octobre 1977.

— Conférences à l'Académie slovène et à l'Université de Ljubljana, mai 1978.

— Etude de textes au Musée d'Ankara, mai 1978.

PUBLICATION

La littérature hittite, les littératures hourrite et ourartienne, dans *Histoire des littératures* 1, 2^e éd., Paris, Gallimard, 1977, p. 119-136.

CABINET D'ASSYRIOLOGIE

Le Cabinet a organisé et accueilli en juillet 1977 la XXIV^e Rencontre Assyriologique Internationale ; le thème était « Les Hourrites ».

Un local aménagé au sous-sol assure désormais la conservation des tablettes cunéiformes provenant des fouilles de Mâri (Syrie), naguère au Musée du Louvre ; l'équipe des assyriologues responsables de l'édition y travaille régulièrement.

Le professeur W. Lambert, de l'Université de Birmingham, a donné en avril 1978 deux conférences sur le sujet « Le panthéon suméro-babylonien : religion, politique, économie ».